

M. WILLOUGHBY: Voulez-vous parler d'un parasiticide particulier?

M. COOPER: Au sujet des antidotes, j'ai eu des discussions constantes avec certains membres de la Faculté de médecine au sujet de la signification véritable du mot antidote. Nous en avons un, dans la famille du cyanophosphate, qui n'est pas, à proprement parler, un antidote, si vous voulez vous en tenir à la signification du mot et j'ai eu des discussions avec des médecins à son sujet. L'atropine est un antidote du phosphate arsénié; mais, suivant la signification du mot antidote, ce n'est pas exact, parce que l'atropine ne remédie pas à l'empoisonnement par le phosphate arsénié, il ne fait pas disparaître l'empoisonnement. Elle permet cependant au cholinestérase d'exercer son action, sans être vraiment un contrepoison. J'aimerais que nous ayons ici quelqu'un de la profession médicale, ou l'un de ses représentants, qui nous dirait comment nous pouvons résoudre ce problème. Des médecins nous ont dit qu'ils préféreraient que nous n'utilisions pas les termes «dangereux... antidote» parce qu'à leur avis, ils pouvaient être mal interprétés.

M. MACALUSO: A la page 29 de votre mémoire, pour en revenir à l'étiquetage, vous dites:

Il faut répéter que le meilleur moyen pour un agriculteur d'utiliser sans danger les produits antiparasitaires est de suivre le mode d'emploi donné sur l'étiquette.

Vous dites aussi: comment pouvons-nous amener les gens à lire l'étiquette? Je suis de votre avis à ce sujet. En ce qui concerne les techniciens qui se servent de ces produits et les consommateurs qui les utilisent à la maison, quelle recommandation feriez-vous pour les induire à lire les étiquettes?

M. COOPER: Nous suivons ici plusieurs méthodes. D'abord, je saisis toutes les occasions qui se présentent d'adresser la parole à des réunions de sociétés, des groupes d'horticulteurs, des cultivateurs de roses, dames auxiliaires et ainsi de suite. Je consacre probablement 30 à 35 p. 100 de mes soirées à ces groupes. Nous nous servons également de la radio et de la télévision. Je publie également des articles et je recours aux journaux. Je ne connais actuellement aucun autre moyen d'atteindre le public.

M. MACALUSO: C'est la méthode suivie par la *Cyanamid*?

M. COOPER: Oui.

M. MACALUSO: Êtes-vous au courant de quelque autre pratique suivie par des fabricants de produits chimiques?

M. COOPER: Oui. Vous verrez qu'à des degrés divers la plupart de nos principaux fabricants saisissent toutes les occasions d'atteindre le public.

M. MACALUSO: Ne convenez-vous pas qu'il y a un danger? Vous dites qu'il est inévitable que les consommateurs ne lisent pas l'étiquette ou n'en suivent pas les indications. Ne croyez-vous pas qu'un moyen d'attirer leur attention serait d'utiliser des étiquettes plus grandes et de plus gros caractères?

M. COOPER: Le problème découle surtout du fait que le maître de maison se sert surtout de très petits paquets. Par contre, l'agriculteur utilise un contenant de 5 ou 50 gallons, ou une grosse boîte. Il n'est pas difficile alors de mettre un avertissement suffisant sur le contenant. Mais, lorsqu'il s'agit d'un petit contenant comme ceux qu'utilise le maître de maison, vous vous trouvez en face d'un problème extrêmement difficile. En outre, au Canada, le fait qu'il faut avoir des étiquettes dans les deux langues complique la situation. Alors, lorsque vous rédigez le texte en anglais et en français pour étiqueter une bouteille de quatre onces, vous n'avez qu'une bien petite surface à votre disposition. Nous avons tenté d'y remédier en grossissant les caractères et en attachant un dépliant au